

Les inondations de l'Yser - 1914

par le Lieutenant-Colonel h^{re} L. ANCIAUX

Conférence donnée le 18 décembre 1963

JE vous suis infiniment reconnaissant de pouvoir vous parler — en cette circonstance — de l'héroïsme de l'Armée belge, en 1914, et de souligner, devant vous, l'incommensurable service que, sur l'Yser, cette Armée exténuée, déjà décimée par combien de sanglantes rencontres avec les masses allemandes, mais aussi aguerrie et virilement trempée, rendit à la cause des Alliés. Service dont on peut dire qu'il imprima un cap définitif, une tournure sans plus d'oscillations à la guerre sur le front Ouest, guerre localisée, stabilisée dès lors mais marquée de combien de mortelles et souvent inutiles hécatombes... dans le prolongement de notre front.

Il est dans mes intentions de donner, durant l'année du *cinquantenaire 1914-1964*, une série de causeries à nos miliciens sous les armes. Les services culturels du Ministère de la Défense Nationale ont bien voulu en accepter l'idée.

Vous m'accordez le privilège d'inaugurer dès aujourd'hui cette série et devant quel aréopage, combien averti ! Mais nous limiterons notre exposé en l'encadrant dans ce que peuvent être les scientifiques préoccupations de l'Académie de Marine. (Déjà, il y aura bien assez à dire).

Je conviendrai facilement qu'il est — en ces temps-ci — des problèmes plus cuisants que cette pieuse évocation du passé.

Il y a l'âpre question de l'insuffisance alimentaire dont souffre une si grande proportion des habitants de la planète.

Il y a l'angoissante question des maux sans nombre qui replongent dans la barbarie, le désordre et le manque d'hygiène tant de millions d'êtres humains, qui quelques décennies durant ont connu les immenses

bienfaits de la pénétration européenne et ont, depuis, accédé à l'indépendance.

Il y a parmi bien d'autres, la douloureuse question qui tenaille notre propre pays et dans laquelle je me défends d'entrer en ce lieu de recueillement paisible et serein.

Mais il m'est apparu que ce serait une tâche méritoire d'évoquer, entre nous, le souvenir de ceux des nôtres qui, voici bientôt un demi-siècle, ont tout offert et tout donné pour que notre chère patrie vive belle, libre et heureuse.

La Belgique — en 1914 — était un pays enviable. Elle était gaie, paisible et propère. Nul ne songeait à la diviser. Moralement forte, elle sut encaisser (pardonnez-moi l'expression imagée) en août 1914, un choc si inattendu, un si destructif envahissement que bien des peuples — plus grands par le nombre et plus puissants que le nôtre — n'y auraient résisté.

Au vibrant appel de notre Roi — le roi Albert — notre jeunesse donna cours libre à son enthousiasme et chez les âmes d'élite — les plus nombreuses — cet enthousiasme incendia les cœurs jusqu'au-delà de la victoire prestigieuse dont nous évoquons le souvenir et dont personne, jamais, ne pourra nous enlever la fierté.

Cette bataille de l'Yser de deux semaines et davantage, livrée dans le dénuement, sur les bords de l'insignifiant petit fleuve, cette victoire incontestable sur un ennemi apparemment irrésistible, fut le fait de 40.000 âmes orientées toutes dans la magnificence d'un même élan généreux, mais matériellement écrasées.

Aux yeux de ceux qui jamais ne lisent — ni le réfléchissent — elle consista... à tendre une inondation. Ceux, au contraire, qui eurent l'honneur d'y prendre part et l'immense chance d'en revenir, posent en axiome qu'au cours de ces deux semaines de lutte ardue, du chef le plus élevé en grade jusqu'au dernier venu des jeunes volontaires, chacun donna le meilleur de lui-même. Et ce fut un trait de génie — soit dit sans jeu de mot — que de noyer finalement, dans l'immense marécage, créé à l'ultime minute, les masses allemandes qui s'apprétaient à piétiner nos débris et, enfin, à passer outre.

Pour parler le langage de 1914-1918, l'Allemand était un excellent soldat, le Français plus excellent encore; quant à l'Anglais, toutes les apparences étaient pour lui. Que faisaient les nôtres dans ce concert? Le soldat belge n'avait pas un extrême souci de sa tenue; il avait la

discipline rigide en horreur et, au front, on eut cherché en vain l'unité où elle sévissait.

Le Général français de Lanrezac appelait nos hommes des « Gardes Nationaux ». Nos permissionnaires, à Paris, étaient traités (oh! amicalement) de P'tits Belges. Et les Français, à qui nos modestes forces avaient apporté, en août, septembre, octobre, un salubre répit, ajoutaient, avec un brin de suffisance (les civils!) : « On te la rendra ta p'tite Belgique ».

Pas de comparaison possible. Notre Jass était différent des Fritz, du Poilu ou des Tommies. Il avait ses qualités à lui, sa débrouillardise inégalable, son besoin d'activités, son tempérament anti-grégaire, son esprit d'initiative, son art de tirer parti de tout à condition de le laisser faire.

Officiers et Troupe étaient tout comme. Et, de ce que j'avance, il n'y a pas de preuve plus éclatante que la réussite des *inondations de Nieuport*.

Quant aux capacités de résistance de nos hommes au feu et à la fatigue, lisez ce qu'en écrivent les auteurs allemands autant que les Belges et songez aux résultats incalculables qu'exercèrent sur la suite et sur l'issue de la grande guerre — à l'Ouest — notre pouvoir de retardement de l'ennemi à Liège et à Namur; notre incontestable victoire sur la Cavalerie allemande à Haelen; nos sorties d'Anvers pendant la bataille de la Marne; l'absorption de potentiel et d'effectifs allemands pour le siège de notre « Réduit National » (Anvers), et surtout, le verrouillage de l'Yser, qui protégea et garda *définitivement* les ports français et consolida fermement l'aile gauche de Joffre en l'accrochant à la mer.

★
★★

Après Anvers — tombée selon eux le 9 octobre — les Allemands vont nous donner une sommaire mais juste idée de la situation : « Dem Hauptteile der belgischen Armee war es geglückt sich krampfkräftig längs der Küste zu retten, um hinter der Yser dass herankommen englischer und französischer Verstärkungen zu erwarten ». Chaque mot y est justement pesé ! « Nur etwa 5.000 Belgier waren in Gefangenschaft geraten » (1).

★
★★

(1) « *Der Groze Krieg* » — Einzeldarstellungen (rapport officiel du G.Q.G. allemand). Tome : Yser und Ypres, pp. 11-12.

Il n'est pas dans mes intentions de retracer ici les péripéties de la bataille de l'Yser, dont la durée s'étend des premières et déjà rudes prises de contact du 18 octobre jusqu'au jour où l'ennemi fut rejeté de Ramskapelle et par delà l'inondation, le 31 du même mois. Encore, la tête de pont de Dixmude tiendra-t-elle bien au-delà. Et c'est ici le moment de rendre un solennel hommage à ceux de nos Alliés qui les premiers nous vinrent en aide, ceux aussi auxquels nos hommes s'apparentaient le mieux et qui se couvrirent de gloire dans ce coin du front belge : les Fusiliers marin de l'Amiral Ronarch.

Ne retenons, pour notre édification, que cet émouvant passage d'un beau livre de l'époque ⁽²⁾, passage qui sans doute, à la fin de la longue et sanglante bataille pouvait s'appliquer à n'importe laquelle de nos Divisions d'Armée : « Arrivée d'Anvers à Ostende déjà exténuée par les combats sous Anvers, la (n^e) Division a protégé avec la (n + 1^{me}) la dernière étape de la retraite, puis, sans souffler, elle a été jetée dans la terrible digue et y est restée *onze* jours consécutifs. Aussi ces combattants ne sont-ils désormais plus des hommes, ce sont des animaux fourbus, malades, assourdis de canon, dévêtus, paralysés et criblés de douleurs.

Réduits, depuis Anvers, au régime de la sardine et du biscuit, il y a six jours qu'ils n'ont plus rien reçu du tout, ni biscuits, ni sardines, ne café, *ni eau*. Plus de la moitié est massacrée. »

Et l'auteur ajoute par ailleurs : « Ce qu'ils ont ? Ils ont dépassé le terme des forces humaines, voilà tout. D'ailleurs ce qu'ils ont montré jusqu'ici d'endurance est *inimaginable*. »

Nous savons d'expérience que l'auteur, de longs mois durant, a interrogé, au front, des quantités d'acteurs directs de ce grand drame et de tous grades. Elle savait ce qu'il en était. (Elle était infirmière à La Panne).

Bref, devant ces circonstances, en la fin octobre, le G.Q.G. se devait de prendre d'énergiques et définitives mesures. Les poitrines, les fusils n'y suffisaient plus. Les mitrailleuses étaient brisées ou enterrées.

L'artillerie était sans plus d'obus ni de chevaux. Deux tiers des effectifs étaient hors de combat et, dans beaucoup d'unités d'infanterie, la proportion était plus inquiétante encore.

(2) Marguerite Baulu : « La Retraite d'Anvers et la Bataille de l'Yser ». 1919. Préface du Ministre E. Vandervelde, p. 328.

Entre Dixmude et Nieuport, la vaste boucle de l'Yser et les méandres intermédiaires, telle la boucle de Tervaete, s'étaient révélés indéfendables, perdus sans espoir de reconquête et la seule ligne derrière laquelle il était possible de se regrouper et d'entrevoir une ultime résistance était le faible remblai du chemin de fer courant tout droit — corde de la grande boucle — de Nieuport à Dixmude.

★
★★

Dès que le Haut Commandement eut envisagé ou admis l'idée de protéger ce retranchement hâtivement constitué par une nappe d'eau inaccessible sous le feu, à l'infanterie comme à la cavalerie, une mesure s'imposait de toute urgence.

Sans plus perdre une heure, il s'agissait d'obturer hermétiquement toutes les ouvertures, tous les pertuis, tous les fossés qui passent sous les rails; le remblai devant constituer notre ultime défense en même temps que l'endigement de l'inondations pour tout l'arrière du pays.

Parmi ces aqueducs — 22 au total — il en est de très importants : de 8 à 10 m de largeur sur 2 m de profondeur ⁽³⁾, le Koolhofvaart p. ex., le Vennepevaart, le Grote Beverdijk.

Le 25 octobre, à 16 h., le Haut Commandement donne ordre aux Divisions de procéder à ces opérations.

Le Génie, qui mérite ici tous les éloges, se mit à l'œuvre et « les poursuivit sans relâche dans la nuit du 25 au 26, le 26 et dans la nuit du 26 au 27 octobre, travaux nocturnes pénibles, meurtriers sous le bombardement intensif du chemin de fer et sous les rafales de mitrailleuses et de fusils terrés à 300-400 mètres du remblai. Cette tâche périlleuse est achevée le 27 au matin » ⁽⁴⁾.

Deux croquis vont être indispensables à la bonne intelligence de ce récit.

Le premier ⁽⁵⁾ va nous montrer toute la région à inonder, depuis Nieuport jusqu'aux approches de Dixmude.

Il nous montre en même temps la boucle sinueuse de l'Yser, entre ces deux villes, et des flèches y indiquent quelques-unes des mortelles

(3) Ici et par la suite nous emprunterons des données techniques à une étude très précise du Colonel L. Page, étude parue dans la Revue trimestrielle (nos 327 à 329, de juillet à septembre 1963) de la Fraternelle des Anciens du 14^e de Ligne.

(4) L. Page, op. cit.

(5) La portion de la carte Michelin (n° 2) entre Nieuport, Dixmude et Furnes peut servir à cet effet.

possibilités de tirs d'enfilade et à revers. Ces tirs, de la part des assaillants, finirent par annihiler les résistances de la digue, d'autant plus que sans aucune préparation ni travaux préalables, il a été impossible de doter les tranchées de «traverses» ou de «parados».

Après la tragique journée du 24, défendant le terrain de *vaart* en *vaart* (Noordvaart, Beverdijk et autres) les débris des unités belges refluent progressivement jusque derrière le chemin de fer de Nieuport à Dixmude.

Le second croquis (6) nous montre toute la complexité des ouvrages hydrauliques de Nieuport. A cinquante ans des événements qui nous retiennent, ils sont encore pratiquement les mêmes. De l'esplanade qui contourne par le sud l'actuel monument au Roi Albert — monument qui Lui fut offert par ses anciens soldats — on jouit d'un excellent coup d'œil d'ensemble sur ces travaux et on peut se rendre un très juste compte de l'état des choses.

Dans un vaste bassin, qui constitue le fond du chenal de l'Yser, débouchent au nord, à l'est et au sud :

- le Nieuw Bedelf ou Canal d'Evacuation;
- le Canal de Plasschendaale;
- le Vieil Yser, ou, si l'on veut, la Crique de Nieuwendamme;
- l'Yser canalisé (venant de la direction de Dixmude);
- le Noordvaart, cours inférieur du Grote Beverdijk et de toute une ramification de «vaarten»;
- le Canal de Furnes.

Autant d'écluses, autant de points carrossables assurant la communication en direction d'Ostende.

Mais, en citant ces différents travaux ou plus précisément (7) ces écluses, n'omettons pas de mentionner : l'ancien débouché du Canal de Furnes, dans le chenal de l'Yser à l'ouest de Nieuport-ville. La vieille écluse qui le commande, n'est en 1914 plus en usage. C'est le Veurne-Sas et elle jouera un rôle important encore que négatif dans l'affaire qui nous occupe.

*
* *

(6) Voir page 34.

(7) Ces travaux, à vrai dire, ne comportent pas que des écluses. Il y a, selon le cas, des écluses à doubles portes, des vannes, etc. Nous ne pensons pas devoir entrer dans des détails qui n'ont aucune influence sur le déroulement des opérations.

Ce que l'usage nous fait appeler — non sans raison — la *boucle de l'Yser*, c'est-à-dire l'espèce de segment de cercle, qui s'étend de Dixmude à Nieuport, entre l'Yser canalisé et le chemin de fer, est un plat pays, qui ne dépasse pas la côte de 4 m alors que le niveau des plus hautes mers atteint les 4 m 50.

Le système hydrographique (8) de cette région «est extrêmement compliqué car il est réalisé de façon à empêcher l'inondation de la plaine par les eaux de pluie et de mer, à maintenir dans les fossés (*vaarten*) les eaux à faible profondeur sous le niveau du sol pour l'irrigation des polders et enfin, à assurer la navigation sur certains éléments du système avec un minimum d'écluses.

On y est arrivé en créant un ensemble de *vaarten* appelés *wateringues*, assurant à volonté le dessèchement ou l'irrigation des polders et en rendant cet ensemble indépendant des voies d'eau ou canaux navigables (...).

Ce sont donc les *digues* des voies navigables qui assurent l'indépendance entre les *wateringues* et les canaux. Les *vaarten* des *wateringues*, qui rencontrent ces canaux passent en-dessous par siphons commandés par vannes, de plus ils sont presque toujours en relations avec les canaux par des éclusettes, vannes ou déversoirs barrés. »

C'est tout cet ensemble, ce lacis, cette harmonie compliquée de voies navigables d'une part, de *wateringues* de l'autres, qui compartimente fortement toute la région, et que commandent « les écluses de Nieuport ».

Veut-on inonder tout ou partie de la boucle de l'Yser, il faudra ouvrir les *écluses de wateringues* quand la mer est haute et inversement. Tel est le principe. Mais comment réaliser la chose en fait, sous le feu, quand l'armée exténuée, exsangue, n'a plus guère la force de contenir la formidable ruée ennemie et que déjà le système compliqué d'écluses est tombé entre les lignes.

Il n'est plus possible — le fut-il jamais — de dire qui « inventa » les inondations. Il y eut là un concours d'initiatives et de bonnes volontés qui souligne — faut-il le dire — la parfaite collaboration et l'harmonie de sentiments qui existait entre militaires et civils. Un autre exemple

(8) L. Page, op. cit.

nous en fut donné par la population de Nieuport qui se donna toute entière aux soins des blessés des grandes contrattaques de Lombart-syde, de Bamburg et du Palingbrug, jusqu'au moment où la ville s'écroula sous le déluge de l'artillerie allemande ensevelissant du coup civils et soldats.

Mais, lorsque le G.Q.G. donna ordre de procéder aux préparatifs de l'inondation — le 25 octobre — déjà on pouvait tabler sur le résultat d'une première expérience : le 21, lendemain du jour où tous les vieux monuments de l'antique Nieuport avaient disparu dans l'ouragan de feu. Sur l'ordre du Commandant de la II D.A. « le Lieutenant François exécute, avec l'aide du batelier Geeraert, qui a une parfaite connaissance du dédale des écluses, l'ordre de tendre, par le canal nommé Crique de Nieuwendamme, une inondation partielle couvrant le triangle méracageux compris entre le canal de Plasschendaele, la branche orientale de l'Yser et l'Yser canalisé » (9).

De son côté, le G.Q.G. est entré en rapport avec le vieux chef wateringue Cogge. D'autre part, les Divisions accrochées au remblai du chemin de fer ont reçu, le 25, à 16 heures, l'ordre de barrer tous les ouvrages sous le remblai.

« Dans la nuit du 26 au 27, le Capitaine du Génie Thys, se rend à Nieuport avec Cogge afin d'ouvrir l'écluse dite Veurne Sas pour faire entrer la marée haute dans le Noordvaart par une voie détournée (par le siphon passant sous le canal de Furnes). Faute de préparation, la manœuvre échoue : sous la poussée des eaux les lourdes portes se referment et on ne parvient pas à les rouvrir (...) il faut maintenant, pour renouveler cet essai, attendre impatiemment l'obscurité de la nuit suivante » (10).

L'échec de la première opération au Veurne Sas fut provoqué par un brusque reflux résultant de l'étroitesse du siphon sous le canal de Furnes. Le second essai, la nuit suivante, fut couronné de succès. Pour plus de sûreté, un canon de 7c5 avait été amené, qui devait fracasser les portes de la vieille écluse au cas où elles se seraient montrées rétives. Mais l'eau n'envahit que péniblement le terrain entre l'Yser, le chemin de fer et la route de St-Georges. Et Dieu sait si le temps pressait !

Heureusement, un *deus ex machina* va surgir ! C'est à jamais le cas de le dire. Nous avons cité tout à l'heure le nom du « père Henri »,

(9) Marg. Baulu, op. cit. 158-159.

(10) Ibid., p. 326.

le vieux batelier Geeraert. Ce brave a lié bénévolement son sort à celui du Bataillon du Génie de la II D.A. Il alerte ses amis et leur explique le peu d'effet, les faibles chances de réussite des opérations par le Veurne Sas. Officiers et soldats lui prêtent une oreille attentive. « Le marinier leur désigne alors celles des vannes de Nieuport qu'il convient d'ouvrir pour inonder par le canal du Noordvaart, l'entre-deux de l'Yser et du chemin de fer ». D'ailleurs, toute réflexion faite, notre auteur ⁽¹¹⁾, qui a interrogé les acteurs l'un après l'autre dans l'année qui suivit, va nous expliquer les choses avec plus d'autorité que nous :

« ... toutes ces tergiversations ont fait perdre du temps et ce n'est que *dans la nuit du 29 au 30*, à marée montante que le Commandant Umé, suivi de quatre inondeurs : le caporal Ballon, les soldats van Kelle et Kop, le batelier Henri Geeraert, s'apprête à exécuter une manœuvre qui n'est dépourvue ni de difficultés ni de péril.

A ce moment, aucune troupe amie ne dépasse plus la rive gauche du Canal de Furnes(plus exactement parlant : aucune troupe alliée ne se trouve plus hors de la *position d'accueil*, qui s'étend à l'Ouest du dit canal, ni au-delà du chemin de fer N.D.) et les écluses constituent un *no man's land* fortement mitraillé d'enfilade.

En outre le pont du premier canal étant sauté, pour atteindre les vannes du Noordvaart il faut franchir les eaux sur la porte de l'écluse, qui ne présente à son sommet qu'une passerelle de 0 m 30 de largeur. La nuit n'est qu'à demi sombre et permet de distinguer les formes des inondeurs qui glissent à pas doux sur la passerelle aérienne. »

Le détachement s'engage entre les lignes, retrouve les manivelles cachées dans un buisson et lève les 16 vannes du déversoir du Noordvaart ⁽¹²⁾; la marée sera haute à 21 heures. L'opération est protégée par un peloton de Carabiniers-cyclistes ⁽¹³⁾. Nul doute que cette fois l'opération a réussi : 700.000 mètres cubes d'eau(de mer) montent silencieusement vers la plaine dans la nuit. « L'eau pénètre dans le Noordvaart, insidieusement d'abord, puis à mesure que se rapproche l'élan formidable de l'Océan, avec un volume, une rapidité et une violence grandissante.

(11) Marg. Baulu, op. cit., p. 327-328.

(12) « Le débouché du Noordvaart par un massif de vannes à 8 pertuis à 2 vannes chacun. Le Noordvaart assure l'évacuation des eaux de la vaste région Nieuport-Furnes-Dixmude-Loo par l'intermédiaire d'une série de collecteurs (Sloggat, Reigersvliet, Beverdijk, Koolhof, etc. » L. Page.

(13) Cfr. L. Page, op. cit.

Bientôt, dans les étroites berges du petit canal, l'eau se gonfle, roule avec force, s'allonge, se rue impérieusement, par toutes les coupures qui s'ouvrent à elle, et va librement s'égailler dans l'immense croisillé des vliets, des fossés et des tranchées de la plaine.

Six heures plus tard, pour empêcher les eaux de glisser vers le léger contrebas de la marée descendante, le commandant Umé vient refermer les vannes » (14).

Le 30 octobre, à l'aube, des photos d'avion décèlent déjà un premier blanc d'eau à l'est de Ramskapelle.

★
★★

Notre récit pourrait s'arrêter ici. Il nous paraît cependant utile d'y ajouter quelques considérations. Qui nous révélera à quel point le moral de l'Armée physiquement à bout s'est trouvé stimulé par cette promesse de répit, de suspension peut-être, qu'amène avec elle la marée envahissante, l'inondation à ce point propice ? Elle va suppléer aux forces d'une troupe exténuée, qui depuis tant de jours et tant de nuits ne connaît plus ni le sommeil, ni le réconfort d'un repas substantiel et chaud, privée qu'elle est aussi du soutien de trop de ses chefs tombés exemplairement.

Le 30, le 31 octobre — et le 1^{er} novembre pour la dernière fois — à grand'peine et à grands risques, la manœuvre inondante est renouvelée.

Et l'ennemi ne s'aperçoit de rien !

Pour Wurtemberg, le prétentieux, il n'y a qu'une chose qui soit digne de son attention : son Armée va enfin pouvoir se ruer en une attaque générale sur tout le front depuis Nieupoort jusqu'à Lille ! Le III^e Corps d'Armée et la 44^e Division de Réserve accentuent leur poussée sur le chemin de fer. Leur but est de nous donner l'ultime coup de grâce !

Déjà, dans la nuit du 29, préparée par des rafales de fer, une offensive vigoureuse a été déclenchée. Nous réussissons péniblement à la contenir encore, mais les 8^e, 48^e et 52^e régiments (de la 5^e Division de réserve), par une action puissamment montée, réussissent à s'emparer de la halte de Ramskapelle et à refouler nos troupes jusqu'au-delà du village.

(14) Marg. Baulu, op. cit.

Sera-ce la fin, la percée, l'irréremédiable débandade, comme lors de l'affreuse dérouté de Waterloo ? Que bien non !

Le 31, au matin, une poignée de Belges : deux Compagnies, tout ce qui reste sur pied du 14^e de Ligne, un Bataillon décimé du 6^e de Ligne, le XVI^e Bataillon de Chasseurs à pied français — envoyé dare dare par Foch — et un détachement de « turcos » algériens *enlèvent* à leur tour, *Ramskapelle* de haute lutte, à la baïonnette, et rejettent *définitivement* les Allemands au-delà du chemin de fer, au-delà de l'inondation !

★
★★

L'ennemi « abandonnait ses morts, ses blessés, un matériel considérable enlisé dans la vase de l'immense marécage qui s'étendait sinistrement sur les prés ensanglantés et submergea insensiblement du même suaire glauque nos morts sacrés et les leurs » (15).

L'impéritie inconcevable d'un assaillant ne pratiquant que la ruée bovine, tête baissée, avec surabondance de moyens, permit à l'Armée de l'Yser, la nôtre, « en quatre manœuvres de vannes » (16) d'entrer dans l'immortalité.

Il n'est pas osé de dire que sans cet apport providentiel et l'héroïsme de nos Troupes, la suite de la guerre eut pu revêtir un tout autre aspect. J'invoque ici les paroles que prononçait, le 25 septembre dernier, à Dixmude, l'Amiral Cabanier : « Sans (l'Yser) le « miracle » de la Marne n'eût été qu'un répit éphémère ».

Et commence alors : « La Garde Sacrée », marquée, au cours de quatre années, de combien de fulgurants éclair, dont le tonnerre glorieux retentit jusque bien loin dans la Belgique occupée : Reigersvliet, Oud-Stuyvekenskerke, le Boyau de la Mort... Steenstraete et la toute première attaque *aux gaz*, pourtant contenue par les nôtres surpris, et Merckem et, enfin, l'assaut enthousiaste, sanglant, mais ensoleillé de victoire de l'offensive finale, libératrice : 1918 !

★
★★

L'Académie de Marine se plaît à reproduire, ici, la citation à l'ordre du jour que le secrétaire général évoqua avec émotion au moment où, au nom de l'assemblée, il remercia M. Anciaux de sa brillante conférence :

(15) Major Tasnier dans l'Album « Nos Héros ». Brux., 1920, p. 96.

(16) L. Page, op. cit.

Chevalier de l'ORDRE DE LEOPOLD
avec attribution ultérieure de palme et Croix de guerre

s/Lieutenant L.T.L. ANCIAUX

« Pour sa conduite héroïque comme commandant de compagnie (*) au combat de St-Georges (Pont l'Union) les 23 et 24 octobre, pendant lequel il est resté à son poste malgré les pertes considérables que sa troupe éprouvait.

Vers 12 h 30 il ne restait plus que 7 soldats auprès de lui et il refusait encore de quitter sa place de combat sans ordres. »

(*) Commandant la 7^e Cie du 14^e de Ligne, laquelle comptait encore 196 hommes le 22 octobre.

